

Monseigneur Plessis, en 1822, voulant assurer l'établissement du royaume de Jésus-Christ, en ces lointaines missions, se fit un Auxiliaire dans la personne de Monseigneur Provencher, et l'envoya prendre ici charge d'âmes, avec le titre de Vicaire Apostolique de la Rivière-Rouge.

En 1908, le successeur de Monseigneur Plessis, ne pouvant répondre au désir exprimé, (et faire entendre sous ces voûtes sa douce et éloquente parole,) vous avez pensé, Monseigneur, que son Auxiliaire de Québec ne refuserait pas de se mettre sur les traces de son lointain devancier Monseigneur Provencher, pour venir aux pays d'en haut, et se faire auprès de la si florissante Église de St. Boniface, l'interprète de la joie commune et des vœux pleins d'affectueuse sympathie que lui apportent en ce jour plus de vingt églises sœurs !

J'ai accepté cette tâche et cet honneur. Voilà pourquoi, mes Frères, je suis dans cette chaire, ce matin. Très flatté de la mission qui m'est confiée, je vous apporte, à défaut d'une parole plus autorisée, une très sincère admiration pour le passé que vous glorifiez, et mes fermes espérances en l'avenir que vous préparez.

Vous dire simplement où s'appuie cette admiration et où se fondent ces espérances sera tout l'objet de cet entretien.

Mes Frères, j'ai relu, avant de venir ici, quelques unes des plus belles pages de votre histoire. J'ai suivi avec émotion les routes pénibles et presque sanglantes par où sont arrivées en ce pays la catholique, et, sa compagne inséparable, la vraie civilisation. Et foi je me demande s'il est dans l'histoire de l'Église beaucoup de pages, je ne dis pas supérieures, mais égales à celles-là.

L'évangélisation du Nord-Ouest s'est faite dans des conditions d'isolement, de distance, de climat et de mœurs, qui en font l'un des plus héroïques efforts d'apostolat que je connaisse. Et quand on a vu se continuer pendant plus d'un demi siècle ce sublime dévouement; quand on a suivi dans leurs courses gigantesques à travers les bois, sur les lacs immenses, dans les neiges sans fin, ces étonnants chercheurs d'âmes; quand on les a vus se disputer avec une noble émulation de si effrayants labeurs, et s'y attacher avec une sorte de passion douce et tenace, on ne peut s'empêcher de dire la parole que Louis Veuillot écrivait, après avoir entendu Monseigneur Grandin : "L'Église catholique est toujours une grande faiseuse d'hommes."

Et ça été, mes Frères, la grande bénédiction de ce pays, que les hommes que fait l'Église ne lui aient jamais manqué. Au début, pendant les vingt-cinq premières années; ils ne furent guère que douze à prêcher la bonne nouvelle. Douze apôtres pour évangéliser cet immense morceau de continent ! C'était assurément fort peu ; mais c'est ainsi que l'Église commença la conquête du monde. Et c'est parce que ses plus grandes entreprises reposent sur de si faibles appuis, qu'elles portent dans leurs merveilleux développements, le cachet divin de la stabilité.

Bien des fois, sans doute, Monseigneur Provencher, jetant les yeux sur ce vaste champ du Père de famille, pensant à ces âmes perdues dans les ténèbres de la mort, dut répéter aux douze compagnons de son apostolat les paroles du Sauveur à ses douze apôtres : "Voilà une bien riche moisson; que ne sommes-nous plus d'ouvriers !" "Messis quidem multa, operarii autem pauci."

Il fit mieux que jeter au vent de la plaine ce regret d'un grand cœur. Il prit les moyens pratiques de donner à ces moissons blanchissantes les moissonneurs qu'elles attendaient. Ainsi quelle fut sa joie quand, le 25 août 1845, il vit aborder au rivage, tout près d'ici, le canot qui portait le renfort désiré. Deux missionnaires descendirent. L'un apportait au vieil évêque l'appui d'un zèle déjà éprouvé; il s'appelait le Père Aubert. L'autre, sous les apparences